



2  
2

Ruines de Laruppon  
en Cilicie.  
Langlois.

Revue s. l' Orient. Août 1860

Bibliothèque Maison de l'Orient



175306



# LES RUINES DE LAMPRON

## EN CILICIE.

Quand on a quitté Tarsous et dépassé la montagne des Septdormants (*Djébel el Kef*), on arrive aux villages de Sandjekar et d'Oulach, situés à peu de distance de la montagne, au nord-est. Oulach a été élevé sur l'emplacement d'une localité antique, dont les ruines ne sont pas encore entièrement effacées ; on y voit les restes d'une construction en briques et d'un grand réservoir taillé à même le rocher.

En quittant Oulach, on arrive bientôt dans la vallée qu'arrose le Cydnus (Tarsous-tschai), désignée actuellement sous le nom de Kechbukur ; elle est dominée, au nord, par une montagne boisée, et coupée, de distance en distance, par des failles formant comme autant de portes naturelles, encadrant des sites détachés d'une admirable contrée alpestre. Sur tout le parcours, on découvre, outre les ruines de bourgades (*κωμν*) et d'églises byzantines, des villages turkomans appuyés sur la base des rochers. Enfin, après quelques heures de marche au nord-est, on arrive à Manaz, ancien village, dont le nom indique une origine chrétienne. On y compte environ quarante maisons. Dans le voisinage de Manaz, se trouvent plusieurs églises en ruines, dont la plus remarquable offre de beaux restes ; ses murailles, l'abside, cinq des colonnes qui divisaient les nefs, enfin, le portique, aident à reconnaître l'ensemble d'une église bâtie dans le style des anciennes basiliques. Près de cette église, on trouve de grands et

profonds réservoirs carrés, creusés à même le roc et couverts de dalles d'une grande dimension. Ces citernes, où l'eau des pluies vient se recueillir, sont aujourd'hui entretenues par les habitants du village, qui sont assez éloignés des cours d'eau qui grossissent le Cydnus. Une église, aussi en ruines, se remarque au sud du village ; il ne reste de cet édifice que la base des murailles. A côté, on voit des sarcophages creusés à même le roc, et dont les couvercles prismatiques à oreillettes, gisent à côté des cuves qui ont été violées. Ces tombeaux ne portent point d'inscriptions ; mais, par le style, on peut assigner à ces monuments une antiquité de dix à douze siècles environ.

A trois heures de Manaz, on remonte le village de Sarik'aga, situé dans une plaine entourée par des montagnes que sillonnent des gorges profondes, et qui, à mesure qu'elles se rapprochent de Nemroun, la moderne Lampron, atteignent une hauteur considérable.

Nemroun est à trois heures environ de Sarik'aga ; c'est, à proprement parler, plutôt une *yaïla*, ou résidence d'été, qu'un village. Les maisons y sont espacées et construites au milieu de vastes jardins plantés d'arbres fruitiers. Le sommet du rocher escarpé et isolé, autour duquel sont disséminées les habitations de Nemroun, sert de base à un château aux contours athlétiques, et dont les murailles épaisses et hérissées de créneaux annoncent une forteresse redoutable pour l'époque où elle fut construite. On arrive au château par un sentier tortueux tracé à même le roc ; de temps en temps ce sentier est coupé par une source qui va se perdre dans la plaine en faisant mille détours. On ne pénètre dans l'intérieur du château qu'après avoir successivement franchi cinq grandes arcades. C'est la hauteur inusitée de ces arcades qui a fait dire à Paul Lucas, dans son *Voyage en Asie Mineure* (t. I, pag. 353-361), que ce château avait été bâti par des géants. Sur la première arcade sont gravées deux figures de lions héraldiques, supportant des croix semblables aux représentations gravées

au revers des monnaies des rois roupéniens de la Cilicie. Le château n'est accessible qu'à l'ouest, et il est défendu de tout autre côté par des précipices. En pénétrant dans l'enceinte de la forteresse, on se trouve en présence d'une ligne de murailles reliées entre elles par des tours carrées. L'une de ces tours, construite en belles pierres de taille, offre des salles bien voûtées, éclairées par des fenêtres ogivales. Les tours sont percées, en outre, de petites ouvertures rondes donnant sur la campagne, et qui étaient destinées à recevoir des fanaux, comme le prouvent les conduits ménagés dans l'épaisseur des murailles, pour laisser échapper la fumée. Ces fanaux servaient à faire des signaux, ainsi que cela se pratiquait autrefois dans la stratégie : « Per noctem flammis, per diem fumo, significans sociis. » (Végèce, *de Re militari*, II, 7 ; III, 4.) Le donjon qui domine les autres constructions est de forme octogonale ; la salle du bas m'a paru, par sa disposition, devoir être la chapelle du château ; on y voit des restes de peintures à fresque.

Pendant la domination arménienne en Cilicie, Lampron était une forteresse d'une grande importance. Fortement défendue et par sa position isolée au sommet d'un rocher presque à pic, et par ses murailles solidement construites, Lampron fut pendant longtemps la rivale des forteresses de Tarse, d'Anazarbe, de Gorigôs et de Sis. Abelgarib, prince de Tarse, l'un des seigneurs arméniens qui avaient quitté leur patrie pour venir s'établir en Cilicie, au XI<sup>e</sup> siècle, l'avait donnée à Ochin, son compagnon d'armes. Les descendants de cet Ochin, étant devenus puissants, formèrent une dynastie collatérale de celle des Roupéniens, auxquels ils disputaient le pouvoir souverain en Cilicie. Cette dynastie, qui est connue dans l'histoire sous le nom de héthoumienne, du nom de son fondateur Héthoum, que la cour de Byzance avait élevé à la dignité de Sébaste, fut longtemps en guerre ouverte avec les princes et les rois roupéniens, dont ils refusaient constamment de reconnaître la suzeraineté. Il est

question souvent dans les chroniques nationales des luttes des Héthoumiens et des Roupéniens, luttes qui se terminèrent seulement à l'époque du mariage qu'Héthoum, prince issu des seigneurs de Lampron, contracta avec Zabel (Isabeau) fille de Léon II, roi d'Arménie, et qui fit passer la couronne des Roupéniens sur la tête des Héthoumiens, au XIII<sup>e</sup> siècle. C'est dans la forteresse de Lampron que naquit saint Nersès, surnommé Lampronatzi, archevêque de Tarse, l'un des plus éminents docteurs de l'Eglise d'Arménie, et l'auteur d'ouvrages justement célèbres. L'un de ses livres, conservé aujourd'hui à la Bibliothèque Impériale, est écrit de sa main.

Malgré mon vif désir de trouver quelque fragment d'une inscription qui pût nous dire l'époque précise de la construction de ce château, je n'ai rien découvert ; cependant on peut croire que cette magnifique construction militaire fut commencée au XI<sup>e</sup> siècle et terminée au XII<sup>e</sup> siècle.

Il ne se trouve à Nemroun que quelques familles arméniennes ; toute la population qui, au surplus, n'est pas considérable, se compose de Turkomans. Un aga, qui réside dans cette bourgade, administre au nom des Turcs quelques villages situés dans le voisinage. Les gens du pays se livrent à l'agriculture, à l'élevage des bestiaux et à la fabrication d'ustensiles en bois qu'ils débitent à Tarsous les jours de marché. Les Turkomans de la contrée portent le nom de Tekeli-Oglou, tribu peu considérable, mais pacifique, et qui ne s'est jamais livrée, comme ses voisins, à l'attaque des caravanes. Les Tekeli-Oglou ont beaucoup de respect pour les chrétiens, et ceux-ci croient qu'anciennement ils appartenaient à leur religion. Ce fait paraît résulter d'une coutume encore en vigueur aujourd'hui chez les Tekeli, qui portent sur leurs vêtements de laine ordinaires une croix en étoffe de couleur vive cousue sur l'épaule <sup>1</sup>.

VICTOR LANGLOIS,

Membre correspondant de l'Académie  
royale des sciences de Turin.